

L'OCCITAN PEUT DEVELOPPER NATURELLEMENT LE SENS DES LANGUES

(extrait du bulletin de la commission « Cultures minoritaires » de l'I.C.E.M.)

Il est bien entendu que l'enseignement de l'occitan (1) se justifie par l'intérêt de l'occitan lui-même, et n'a aucun besoin de servir à d'autres disciplines ; mais il n'est pas interdit d'essayer de montrer que ce qu'il apporte aux autres disciplines n'est pas négligeable.

Selon la conception traditionnelle, une langue est un simple moyen de communication indifférent en lui-même, composé essentiellement d'un répertoire de mots (et surtout de noms et même de noms concrets, qui désignent chacun une chose qui existe en elle-même). Cette idée est encore courante. Pourtant, la conception moderne, acquisition définitive de la linguistique, descend peu à peu dans le public non spécialisé : « Une langue n'est pas une nomenclature, un répertoire de mots dont chacun correspondrait à une chose. En fait, à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. » (André Martinet, *Éléments de linguistique générale*.)

Pour un Français, « chaise » et « fauteuil » désignent deux catégories d'objets qu'il considère comme existant en elles-mêmes dans la réalité. C'est faux. Un Espagnol verra dans les mêmes objets trois catégories (qu'il considère lui aussi comme existant « en elles-mêmes ») les « sillas », les « butacas » et les « sillones », selon que les fauteuils seront ou non rembourrés. La distinction entre les choses est donc faite d'après un détail (présence ou absence d'accoudoirs, présence ou absence de rembourrage) auquel chaque langue donne une fonction « catégorisante » qui est conventionnelle et essentiellement variable quand on passe d'une langue à une autre. Encore sur les détails retenus comme « catégorisants » pour les objets utilitaires (sans quoi nous pourrions appeler les deux noms différents un fauteuil rouge et un fauteuil vert, par exemple...). Pour un Français, entre les sourcils il n'y a rien. Pour un Espagnol, il y a ce qu'il appelle le « ceño », et c'est ce que fronce le Français quand il dit qu'il « fronce les sourcils », ce qui est faux.

Il s'agit là d'exemples portant sur des noms d'objets matériels, où pourtant la fonction d'usage des objets commande un « découpage » de la réalité en mots et idées assez semblables, très grossièrement, entre les différentes langues. Mais que sera-ce pour des noms abstraits, pour des verbes, des adjectifs, etc. ?... Or, ce sont-là, de loin, les mots les plus importants dans une langue, parce que, contrairement à la conception naïve courante, une langue ne sert pas à désigner des objets (auquel cas elle pourrait fort bien être un répertoire de noms surtout), mais à s'exprimer, c'est-à-dire à exprimer des idées, des jugements, des sentiments.

Ce sont donc les verbes, les adjectifs, etc... et, tout autant, les tournures particulières, et, plus généralement, les structures (différentes selon les langues) qui sont les instruments les plus importants, et qui sont les

plus employés dans la conversation. Pour tout cela la coïncidence n'existe presque jamais d'une langue à une autre.

Une langue ne décalque donc pas la réalité, mais déjà en elle-même, elle l'analyse de façon particulière, différente des autres langues. Une langue est un prisme.

Cependant l'analyse que porte en elle notre langue maternelle n'est pas sentie comme conventionnelle, parce qu'elle est ancienne et exclusive ; l'habitude devient une seconde nature. « En apprenant sa langue maternelle, l'enfant s'interdit d'utiliser un certain nombre de possibilités d'expression propres à d'autres langues. En s'habituant à la percevoir et à l'articuler, il s'aveugle sur d'autres possibilités articulatoires et perceptives. L'accord qui se fait dans la petite enfance avec les habitudes de la langue parlée par les adultes, détermine chez les enfants un certain nombre de « points aveugles »... La langue maternelle est privilégiée : elle donne accès au langage et à la pensée, mais en même temps, elle nous enferme dans un système de langage et de pensée qui lui est propre. » (Jean Guenot, *Clefs pour les langues vivantes*, Ed. du Seuil.) D'où la véritable difficulté de l'apprentissage des langues étrangères : « Apprendre une autre langue, ce n'est pas mettre de nouvelles étiquettes sur des objets connus, mais s'habituer à analyser autrement ce qui fait l'objet de la communication. » (A. Martinet.)

L'HABITUDE DE CHANGER DE CLAVIER...

D'où l'intérêt du bilinguisme : « La valeur d'un bilinguisme ne dépend nullement de la rentabilité pratique des langues en cause. L'essentiel est la capacité acquise de passer d'un clavier d'expression à un autre. A partir de là peut se développer indéfiniment l'aptitude aux langues vivantes. » (Michel Grosclaude, *Cahiers Pédagogiques* des C.R.A.P., n° 13.) Une personne bilingue est déjà habituée à passer d'un clavier à un autre. Elle n'a pas toujours vu la réalité à travers le même prisme. Elle n'est pas enfermée dans un système exclusif de langage et de pensée, et, même si elle n'est pas capable de le formuler, elle en connaît déjà intuitivement le caractère conventionnel et relatif.

... ET DE PENSER DANS LA LANGUE

Elle sera donc beaucoup plus capable de reconnaître, d'accepter et d'acquiescer les structures différentes de telle langue qu'elle aura à apprendre. Et cela aussi bien au niveau du vocabulaire que de la morphosyntaxe, des expressions particulières ou de l'ordre général de la phrase.

Elle échappe donc plus vite à la traduction (et surtout à la traduction mot à mot) et est plus vite à même, lors de l'apprentissage, de penser directement dans la langue.

(1) N.D.L.R. : Bien que s'adressant particulièrement aux éducateurs des pays d'oc, il nous a semblé que les arguments développés avaient une portée générale à propos de l'apport éducatif du bilinguisme naturel.



Le chanteur occitan MARTI au Congrès d'Aix

Il faut en effet se défaire de l'idée naïve d'après laquelle l'élève serait toujours obligé de recourir à une traduction mentale au moment de l'apprentissage d'une langue : pour pouvoir penser directement dans une langue, il serait indispensable d'en avoir acquis au préalable une connaissance totale.

La connaissance totale d'une langue étrangère est un mythe. On n'apprend pas l'anglais ou l'espagnol : on apprend *de* l'anglais, *de* l'espagnol, et ce n'est jamais vraiment fini. La pensée directe dans la langue ne s'étend jamais non plus absolument à toute la connaissance que l'on en a, même pour un spécialiste.

Au contraire, même des connaissances réduites peuvent devenir automatiques et permettre le début d'une pensée directe dans la langue, qui pourra faire boule de neige, pourvu que les conditions, la pédagogie, les motivations de l'élève le favorisent.

Ces automatismes ne dépendent d'ailleurs pas de la quantité (ni de la qualité) des traductions déjà effectuées, mentalement ou non, mais de la *familiarité avec l'emploi direct des structures*, des instruments de la langue étrangère, c'est-à-dire du refus de la traduction, le plus possible. Cet emploi direct est d'autant plus efficace que les structures différentes de celles de la langue maternelle sont acceptées et assimilées rapidement : c'est ce que favorise extraordinairement le bilinguisme. On sait d'ailleurs depuis longtemps que plus on connaît de langues, plus il est facile d'en apprendre. Le bilinguisme donne le sens des langues.

UN BILINGUISME NATUREL

Or, le bilinguisme français-occitan est et peut rester ou redevenir un bilinguisme naturel, vivant, un véritable bilinguisme, et cela grâce en partie à un enseignement résolument moderne. L'enseignement de l'occitan, dans la mesure où il est de nature à faire parler ou repenser l'occitan par les élèves, présente donc un intérêt de premier ordre pour leur apprentissage des langues étrangères.

On connaît les expériences, assez nombreuses, d'enseignement de l'allemand à l'école maternelle. Apparemment les premières conclusions sont partagées, et certains pensent qu'il peut y avoir des inconvénients à faire apprendre à l'école une langue totalement étrangère au milieu où vit l'enfant au moment même où il acquiert l'usage de sa langue maternelle.

L'enseignement de l'occitan à la maternelle présente les mêmes avantages que celui de n'importe quelle autre langue, mais n'en a pas les inconvénients éventuels : les enfants connaissent souvent au moins quelques bribes d'occitan, quand ils ne le parlent pas, peu ou prou. Même si ce n'est pas le cas, ils l'entendent toujours

parler plus ou moins. Et, de toute façon, le français méridional est si imprégné d'occitan, dans sa prononciation, son vocabulaire, sa syntaxe, ses expressions particulières et la structure générale de la phrase, que l'occitan n'est jamais vraiment une langue étrangère même pour celui qui ne l'entend pas parler, ne parle pas, ne le comprend pas. (Au nord de la Loire, au contraire, il est étranger.)

L'occitan dans la cour :

Partout où un enseignement peut être ouvert, il doit l'être. Mais il est aussi important (et peut-être plus) que les maîtresses d'écoles maternelles, les instituteurs et les professeurs de tous ordres et de toutes disciplines qui connaissent l'occitan, le parlent en toute liberté d'esprit aux enfants, en classe et dans la cour. (Qui de nos jours, oserait essayer de s'y opposer, dans le grand mouvement qui pousse l'école à ne plus se couper de la vie, et à ne plus servir d'instrument aux discriminations linguistiques, pas plus qu'aux discriminations raciales et aux discriminations sociales ?)

La grande famille des langues romanes :

Le Français, qui s'est formé de la Loire à la hauteur de Bruxelles, est la langue romane la plus éloignée du latin. L'occitan, plus près du latin, est donc aussi plus près des langues romanes. Il facilite leur étude, et fait sentir la parenté du français avec elles.

Un professeur d'espagnol en purgatoire en Franci-mandie est tout surpris que le mot « *camino* » soit de l'hébreu pour ses élèves, alors que, chez nous, il était transparent pour tous : c'est que les élèves occitans — même s'ils ne parlent pas occitan — connaissent intuitivement le parallélisme « *che* » - français/ « *ca* » - occitan (*chemin/camin, château/castel, pêcher/pescar...*) et le retrouvent inconsciemment dans les mots espagnols quand il y a lieu, tout comme ils le retrouveraient dans les mots italiens, portugais (ou latins).

Cela se retrouve au niveau des mots, des structures grammaticales, etc. : « *J'ai mal à la tête / Lo cap me dol / Me duele la cabeza* » voir le verbe « *doleo* » en latin - mais le verbe « *douloir* » qui existait en français a disparu, lui.

La vraie difficulté, pour un élève français qui étudie l'espagnol, n'est pas dans l'apprentissage du verbe mais dans l'emploi d'une tournure différente de celle du français, à laquelle prépare donc l'occitan, directement et indirectement.

L'occitan, en plus de développer naturellement le sens des langues en général, facilite donc l'étude des langues romanes (français et langues étrangères) et en fait sentir l'importance et la parenté.

Serge GRANIER